

21 Nov. 47

André Gide, prix Nobel

C'est la Suisse protestante qui a révélé Gide à la France

Par Pierre Descaves, président de l'Académie Goncourt

C'est un grand honneur et qui rejaillit sur les Lettres françaises : André Gide a obtenu le Prix Nobel de littérature. La gloire internationale qui s'attache à cette haute et suprême récompense trouve un auteur chevronné et que cent études ou essais ont tenté, depuis un quart de siècle, de situer, d'expliquer, de définir.

A l'occasion d'une « mise au point », publiée l'an dernier par M. Paul Archambault, « Humanité d'André Gide », on a pu dire que l'auteur des « Faux-Monnayeurs » avait déjà « conquis la taille et la place d'un demi-dieu » dans la littérature française, car sa « métamorphose » s'achevait sous nos yeux. Comme pour Oedipe, comme pour Thésée, comme pour tant de héros qui lui sont familiers et chers, on pouvait se demander, selon une formule qui ne manque pas d'humour, s'il avait été un homme ? M. Paul Archambault, qui posait la question, répondait par l'affirmative.

L'HOMME

Oui, André Gide a bien été un homme. Le critique l'a suivi pas à pas, s'obligeant à des révisions successives ; elle se demande du moins s'il est temps de dresser un bilan de l'œuvre, sinon de la vie. En parlant de son « Thésée », paru en octobre 1946, le grand écrivain indiquait, dans la dédicace, qu'il s'agissait « d'un dernier écrit » ; mais on doute encore que ce soit là le point final de sa production. On fait remarquer que, depuis une dizaine d'années, son œuvre ne s'est volontairement enrichie que de notes, attestant les scrupules d'un créateur toujours soucieux de perfection à donner à sa pensée. Critiquer la vie d'André Gide serait, d'ailleurs, une opération hasardeuse, encore son journal de 1.300 pages de la collection de la Pléiade, complété par les pages écrites de septembre 1939 à mai 1942, constitue un document décisif. Mais, précisément, l'œuvre de Gide se confond trop avec sa vie pour que la seule étude de ses ouvrages n'éclaire pas, de valable lumière, des plus hautes figures de notre temps.

D'UNE ŒUVRE

l'attentive lecture de « Si le grain ne tsurt » délivre l'enfance et l'adolescence pl'écritain et complète les notions que sa peut tirer des premiers travaux et sin- rièrement des « Cahiers d'André Wal- do » — le livre des 20 ans ! — ; dès lors, s'isite la grande crise de jeunesse : l'op- sion entre le comportement naturel et s exigences du Christ. Telle est la lutte ec l'Ange, qui se termine par la déroute e l'Ange. Son chant de victoire vient en- te : ce sont « Les Nourritures Terres- le ». Victoire précaire, car il n'a pu vain- l' l'ange qu'en proclamant son propre gélisme. Les œuvres de la période sui- te manifestent une dualité intérieure manente. Le « ressuscité » écrira « Le sméthée mal enchaîné » et « l'Immora- le » ; et ce qui, de l'ange, subsistait, in- cincu, passera dans « La Porte étroite ». e accord des contraires sera tenté dans e « Enfant prodige ». Et voilà enfin l'hom- e libre, qui marque les points et engen- e le Lafcadio des « Caves du Vatican ». On ne saurait toutefois jamais demeu- e en repos avec un tel tempérament. e la quarante-cinqième année, l'Ange e Midi (et non le Démon de Minuit !) va eiter André Gide, à la faveur de circon- sances qui tiennent aux conversions de ses is, Dupouey et Henry Ghéon. C'est un euxième conflit avec l'Ange. En sortira e Numqua et tu... ». La victoire, cette fois, e plus complète. Elle sonne, comme un e, dans « Corfdon ». Le fruit de cette e crise sera la tentative de Gide de e un roman : « Les Faux Monnayeurs ».

LES « VICTIMES »

Parvenu à une rayonnante notoriété lit- téraire, quels seront alors le rôle, la mis- sion de l'écrivain ? Il prêtera, sans hésiter, sa grande voix aux « victimes » de ce monde. Comme le dit si justement, dans son essai, M. Archambault, parmi ces « victimes », il en est quatre qui l'ont particulière- ment intéressé : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire. Justes définitions puisque l'on peut ranger en quatre catégories les livres de l'écrivain, entré dans le siècle : « Souve- nirs de Cour d'Assises » et la collection « Ne jugez pas ! », « L'École des femmes » et ses succédanés ; les souvenirs de voyage en Afrique Equatoriale ; des textes de sympathie avant le revirement et des notes sur l'U.R.S.S. A la suite de cette période, l'écrivain entend se confirmer dans un « humanisme de pointe » et ce seront « Oedipe » et les « Nouvelles nourritures ».

Puis vint encore « Thésée », une suite de dialogues, un traité à la manière des œuvres de jeunesse, un traité sur l'art de purifier la terre de ses monstres et de ses dieux — et le bonheur d'y être parvenu.

LES IDEES CARDINALES

Au gré de cette production variée de langue et de style chatoyants, se dégagent quelques idées cardinales : la sincérité, le bonheur, le dépassement ; ce sont les positions les plus constantes ou les recherches les plus têtues que l'on peut dégager de toute la carrière d'un homme qui n'a jamais voulu être un homme de lettres — mais un penseur « en marge », un amateur. Pour obtenir un conseil ou recueillir un avis, combien de jeunes gens n'ont-ils pas pris le chemin de la rue Vaneau, où dans un clair appartement, André Gide se confie lorsqu'il séjourne à Paris ; car il a toujours été un voyageur intrépide, éprouvant pour le soleil une véritable passion.

On lui dit beaucoup d'amis, mais peu d'intimes. Grand a été son chagrin de perdre Paul Valéry. Il lui reste Roger Martin du Gard, qui, comme lui, fut Prix Nobel, il y a dix ans. Et qu'on ne le croie pas sur de hautes positions de domination, à l'image d'un « penseur » pour album de photographies : l'homme est simple, cordial, et volontiers jovial. A soixante-dix-huit ans, il se déplace encore pour une « générale », ou va se perdre dans une salle de quartier, où un « bon film » lui a été signalé.

LE ROLE

DE LA SUISSE PROTESTANTE

C'est un causeur étincelant, apte à toutes les synthèses. Et à la sienne propre. Avec quelle bonhomie n'expose-t-il pas comme se manifesta l'obscurité tenace attachée à son œuvre jusqu'à la quarantaine et comment celle-ci revint en France par le canal de la Suisse protestante ! Sa clairvoyance l'amena nécessairement à

être un guide ; et son rôle, dans la fondation, l'orientation et le succès de la « Nouvelle Revue Française » fut décisif. Ainsi s'est-il révélé, non seulement homme de pensée, mais homme d'action.

Pourtant devenu le plus notable « moraliste » de l'heure présente, il est demeuré jusqu'ici « en marge » du monde des Lettres officielles. Il n'a tenu qu'à lui d'entrer à l'Académie Française, depuis la Libération. Il l'a refusé. C'est pourquoi il apparaît, pour le grand public, isolé et lointain, méconnu et glorieux. Il y a une manière de malentendu qui a pesé sur Gide et qui a trompé l'opinion à son égard. Etat de fait, dû autant à l'indifférence du public pour toute œuvre littéraire difficile qu'à l'attitude naturellement altière d'un auteur de caractère farouche et de nature tellement complexe.

DE SON INFLUENCE

Son influence cependant a été et est considérable. L'œuvre de Gide ouvre le mystère angoissant des « espaces » passionnés infinis ; avec lui le problème métaphysique est entré dans la vie de chaque jour. Les difficultés morales auxquelles se heurtent ses personnages (ou lui-même derrière eux, ou lui-même seul), c'est en fonction de Dieu et jamais vis-à-vis de la Société qu'il cherchera à les résoudre. Gide a institué et renouvelé le passionnant et inépuisable débat essentiel entre l'individu et l'éternité, l'écrivain inclinant dans la plupart de ses livres à donner toute l'importance à l'individu, par réaction contre une orthodoxie religieuse mal interprétée ; dans d'autres livres, comme nous l'avons indiqué, au contraire, l'individu faisait le sacrifice de lui-même. Pour atteindre une félicité hors du temps, enfin, dans la partie terminale de son œuvre, le héros recherche un équilibre qui ne se déroble plus.

Pierre Descaves.

(Une exclusivité « Nouvelle Revue de Lausanne ».)